

LE  
THÉÂTRE  
N° DE  
NAMUR

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

# ELISABETH II

de Thomas Bernhard,  
mis en scène par Aurore Fattier



# HERRENSTEIN, C'EST THOMAS BERNHARD !

« *Herrenstein, c'est Thomas Bernhard !* » explique Aurore Fattier. Quand le vieil Herrenstein parle, nous devinons Thomas Bernhard... Comme si, dans un dernier souffle, il avait rassemblé tous ses états d'esprits dans la personnalité d'Herrenstein. D'ailleurs, quand il a écrit « Elisabeth II », Thomas Bernhard était au plus mal et croyait qu'elle serait sa dernière pièce...

En lisant les récits autobiographiques de Thomas Bernhard, la personnalité complexe d'Herrenstein se met en lumière. Les différentes facettes de sa personnalité se conçoivent et son excessivité se comprend. C'est donc à travers l'histoire de Thomas Bernhard que nous vous proposons d'appivoiser le personnage central d'« Elisabeth II ». Nous avons observé six états chez Herrenstein : l'être frustré et incohérent ; l'être haineux ; l'être faible et dépendant ; l'être traumatisé et obsessif ; l'être vivant ; et l'être vengé.

Comme Thomas Bernhard, beaucoup d'autres écrivains, chanteurs, réalisateurs ou peintres ont dévoilé au grand public une part d'eux-même à travers leur œuvres. Nous tenterons donc de découvrir certains « Thomas Bernhard » contemporains, c'est-à-dire, des artistes qui expriment à travers leur pratique artistique, un état particulier, un sentiment ou un ressenti personnel qu'ils peuvent relier à leur propre histoire.



# I. L'ÊTRE FRUSTRÉ ET INCOHÉRENT

Dès sa naissance, Thomas Bernhard est pris sous l'aile de son grand-père et entretient avec lui une relation particulièrement forte. Écrivain notoire et érudit, le grand-père de Thomas Bernhard a été un véritable initiateur artistique : il finançait ses cours de violon, l'encourageait à commencer le chant, lui faisait découvrir la musique classique et la littérature. Joannes Freumbichler rêvait de voir son petit-fils devenir un artiste prodige et mis tout en œuvre pour l'éveiller à l'art. Cependant, Thomas Bernhard n'était pas doué en violon et atteint d'une grave maladie pulmonaire, il dû faire une croix sur son apprentissage du chant. Son grand-père décédant brusquement lorsque Thomas Bernhard était hospitalisé, ce dernier ne pu donc jamais satisfaire le souhait de son grand-père de faire de lui un musicien hors pair...

A 13 ans, Thomas Bernhard séjournait à l'internat de Schranngasse, « un dortoir qui pue les vieux murs humides, la vieille literie élimée et l'odeur des jeunes pensionnaires mal lavés »<sup>1</sup>. Pour survivre à cet enfer, Thomas pris l'habitude de se réfugier dans « le cabinet aux chaussures » pour y répéter son violon. Assez rapidement, ces moments lui ont permis de cultiver ses pensées suicidaires. La pratique de son instrument s'est donc peu à peu confondue avec une méditation accrue à propos de son futur suicide, mais devenant de plus en plus fascinante, elle lui permis toutefois de ne pas passer à l'acte. Ce rapport avec la musique s'avère encore très ambigu : la pratique du violon comme à la fois destructrice et salvatrice.

▼  
« Le violon, avec le temps, avait été pour lui beaucoup moins un instrument de musique qu'un instrument à déclencher sa méditation sur le suicide [...] Les pensées suicidaires qui l'occupaient presque sans interruption [...] se mettaient alors en marche à la seule pensée de jouer du violon puis, en même temps qu'il tirait son violon de l'étui et commençait à jouer, elles se mettaient en marche, intensément, à la manière d'un mécanisme au pouvoir duquel il était forcé de s'abandonner totalement et qui s'est seulement arrêté avec la destruction de son violon. »

«L'origine», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1981, p19-23.

Au vu de sa relation avec son grand-père et son instrument, Thomas Bernhard apparaît développer tout au long de sa jeunesse un rapport particulier avec la musique et les arts en général. Sa liaison avec son grand-père semble l'avoir laissé plein de regrets et de frustration ; et son instrument de violon l'a pourvu à la fois de haine et d'affection. Ces liens spécifiques avec l'art et la musique se retrouvent également chez Herrenstein.

A plusieurs reprises, Herrenstein explique que sa maison était fréquentée par de grands musiciens, qu'elle était la maison des Muses et du mécénat. Lorsqu'il était enfant, après avoir déjeuné, il devait sortir crier sur le balcon : «Wolf est le plus grand compositeur, Brahms est un zéro ». Cette atmosphère dans laquelle il a grandi fait penser à celle de Thomas Bernhard, où l'art s'avère être une grande discipline dans laquelle il est nécessaire d'exceller.

◀  
« Pour mon grand-père que j'aimais, je voulais naturellement avancer dans la pratique du violon, je voulais atteindre un résultat dans l'art du violon, mais la volonté de faire plaisir à mon grand-père d'exaucer son désir que je devienne un artiste du violon, était insuffisante à elle seule, à chaque leçon de violon je connaissais la faillite la plus pitoyable... ».  
«L'origine», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1981, p 60.

◀  
« Cet instrument à la fois aimé et très profondément détesté »  
«L'origine», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1981, p72.

◀  
« HERRENSTEIN  
c'est dommage probablement qu'aujourd'hui on ne voit plus autant entrer et sortir ici les célèbres musiciens  
En fait je ne suis pas contre l'art ni les artistes  
Je ne les supporte pas c'est tout »

<sup>1</sup> «L'origine», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1981.

Par ailleurs, le rapport contradictoire qu'a entretenu Thomas Bernhard avec son violon trouve également des résonances chez Herrenstein. Lorsqu'il parle de musique, de littérature, d'opéra ou de théâtre, Herrenstein apparaît de nombreuses fois confus et incohérent dans ses propos. A la fois, il trouve toutes ces productions culturelles ennuyeuses, insupportables et répugnantes mais il leur accorde toutefois une importance primordiale et cruciale dans sa logorrhée. Il explique éprouver un profond dégoût et une véritable lassitude pour la culture, mais constamment, il demande la programmation de l'opéra et du théâtre, exige à Mademoiselle Zallinger de jouer du piano, ordonne à Richard de lui lire Goethe, Tolstoï ou même Nietzsche. Même s'il le définit comme « poussiéreux » et « horrible », Herrenstein semble en fait particulièrement attaché au domaine artistique...



« HERRENSTEIN à Richard

*Vous vous ne lisez pas*

*Vous heureux homme*

*Vous Goethe ne vous a pas encore gâché le monde*

[...]

*moi il m'en a peu à peu dégoûté*

*le monde entier je me le suis assombri par la littérature*

*mais il ne se passe pourtant pas de semaine*

*que vous n'ayez au moins un livre à me lire*

*un livre à me lire lire lire*

*et je m'y ennuie pourtant à mourir »*

« HERRENSTEIN

*A l'Opéra je n'irai pas de sitôt*

*mieux vaudrait encore le Burgtheater*

*ce théâtre permanent des horreurs*

[...]

*Les acteurs me répugnent*

*je préfère encore entendre ces abrutis de chanteurs*

*dans un opéra de Mozart*

*Quand doit-on rejouer Così fan tutte*

[...]

*la seule chose qui m'ait toujours plus à l'Opéra »*



### Guillaume Gallienne, c'est Thomas Bernhard !

Un peu efféminé, Guillaume Gallienne a toute sa jeunesse été considéré comme une fille par sa mère, comme celle qu'elle n'avait en fait jamais eue. Il fut donc longuement perçu par sa famille comme un véritable homosexuel. Pourtant, ce n'était tout simplement pas le cas ! Cette relation avec sa mère, il l'a raconté dans son film « Les garçons et Guillaume, à table ! » dans lequel il joue à la fois son rôle et celui de sa maman. Comme Thomas Bernhard a grandi à travers le souhait de son grand-père de faire de lui un artiste accompli, Guillaume Gallienne s'est construit selon le désir profond de sa mère d'avoir une fille. Tous deux ont en fait vécu leur jeunesse par procuration avec un proche et l'on exprimé dans une de leur création artistique. Même si Guillaume Gallienne s'avère avoir surmonté cette épreuve identitaire, il a tout de même ressenti le besoin d'en faire un long métrage. De son côté, Thomas Bernhard semble l'avoir extériorisée à travers ses propos incohérents et ambigus avec les arts et particulièrement la musique.

## 2. L'ÊTRE HAINEUX

Enfant, Thomas Bernhard est envoyé en internat par son grand-père dans le foyer scolaire national-socialiste, puis dans celui du Schranngasse qu'il qualifiera plus tard de « nazi ». Dans ces derniers, il y découvre l'autorité militaire ; l'inflexibilité, l'impudence, la brutalité et la sévérité. Il détecte également à quel point l'éducation et l'enseignement sont des formes d'endoctrinement derrière lesquelles se cachent les *maladies pernicieuses* du catholicisme et du nazisme. Selon lui, elles sont *contagieuses* et empêchent l'esprit de se déployer. L'Autriche étant un des pays le plus envahit par ses doctrines, Thomas Bernhard développe alors une haine virulente envers son propre pays qu'il transposera dans la grande majorité de ses écrits (dont certains seront diffamés voire censurés par l'Etat Autrichien).

Comme Thomas Bernhard, Herrenstein déteste Vienne, déteste l'Autriche et déteste les invités qu'il va devoir accueillir chez lui. Cela le rend malade ! Durant toute la pièce, il déclame un monologue de haine et d'agacement envers tout ce/ceux qui l'entour(ent). A plusieurs reprises, il reprochent aux Autrichiens de haïr les juifs, d'être des nazis, d'être trop catholiques,... Il reproche à son pays de ne pas avoir tiré de leçon de la seconde guerre mondiale, d'être restés trop résistants et nationalistes. Il exprime ne pas supporter les procédures catholiques ; ses enterrements et la faiblesse d'esprit que la religion engendre. D'ailleurs, Herrenstein est en partance, il rêve d'ailleurs et ses valises sont prêtes pour partir en voyage à Althaussee, au Semmering ou dans les Carpates... Mais il hésite, il ne parvient pas à se décider car toutes ces destinations lui sont également détestables.



### Booba, c'est Thomas Bernhard !

Grande figure du rap français, Booba est connu pour ses textes impétueux et provocateurs. Il n'hésite pas à attaquer ses principaux ennemis par des insultes violentes et franches. Comme Thomas Bernhard le fait à travers Herrenstein, Booba crache sa haine du monde et de son entourage à travers ses titres de rap. Dans « Mon pays », un titre de son dernier album « D.U.C. » paru en 2015, le rappeur raconte son départ pour les Etats-Unis. Sans scrupules, il explique comme il méprise Paris et comme il ne regrette pas de l'avoir quittée. Ici, le rapport que Booba entretient avec son pays est, comme Thomas Bernhard avec l'Autriche, particulièrement virulent.

◀ « L'internat est pour le nouvel arrivant un cachot conçu avec raffinement contre lui, donc contre toute son existence, construit d'une manière infâme contre son esprit, où le directeur et ses aides commandent tout le monde et toute choses, où seules sont autorisées l'obéissance absolue, donc la subordination absolue des pensionnaires, donc des faibles, à l'autorité des forts, où seules sont autorisées l'absence de réponse et la détention dans une cellule obscure »  
« L'origine », Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1981, p18.

◀ « HERRENSTEIN  
L'essentiel partir de Vienne  
cette ville est toujours plus insupportable  
je hais Vienne et je hais les Viennois »

« HERRENSTEIN  
les Autrichiens sont un peuple dépravé  
les Autrichiens haïssent les juifs  
et ceux qui reviennent d'émigration plus profondément  
que tous les autres  
les Autrichiens n'ont rien appris  
ils n'ont pas changé  
la totalité d'un peuple comme totalité d'un piètre caractère »

« HERRENSTEIN  
alors, il nous faut laisser infliger  
toute cette procédure catholique  
rien ne me répugne davantage  
qu'un enterrement catholique »

◀ « Mon amour pour cette terre n'est pas plus grand que Sarkozy  
J'pars libre, j'suis l'élite des sales negros  
Mets-toi dans l'cul ton Vélib, Hasta Luego »  
« Mon pays », Booba

Dans cette vidéo, Booba explique les phrases de ses titres dans lesquelles il fait allusion à sa propre vie : <http://www.konbini.com/fr/entertainment-2/booba-clip-attila/>

### 3. L'ÊTRE FAIBLE ET DÉPENDANT

Toute sa vie, Thomas Bernhard a souffert d'une grave maladie pulmonaire. Détectée lors de son adolescence, il dû être hospitalisé pendant plusieurs années, et ce, dans différents hôpitaux ou maisons de convalescence. A 18 ans, le corps de Thomas Bernhard était extrêmement fragile, au point même que les médecins l'aient placé dans *le mourroir*, l'endroit où aucun patient n'était encore ressorti vivant. Là, Thomas Bernhard connaît la véritable dépendance physique : il ne peut plus marcher, manger, ni respirer seul... Son corps dépend entièrement des soins machinaux des infirmières et des appareils médicaux.



«Elisabeth II» commence par les lamentations d'Herrenstein. Comme Thomas Bernhard, lorsqu'il écrit cette pièce, Herrenstein se fait vieux, il ne sait plus marcher, il ne voit plus bien, il est malade et épuisé... La mort lui semble proche ; il parle de sa chambre comme une *chambre mortuaire*. Il raconte manquer d'appétit, devoir prendre des pillules matin, midi et soir, sentir le froid constamment, ne voir plus que du brouillard à travers sa fenêtre... Tous les sens d'Herrenstein semblent usés. Il évoque également à plusieurs reprises sa maladie cardiaque dont il semble souffrir depuis ses 20 ans...

Pour vivre, ce vieil industriel est aidé par son valet Richard et sa domestique Mademoiselle Zallinger qui lui préparent quotidiennement à manger, le véhiculent, le soignent, lui font la causette, l'occupent.... Herrenstein se trouve donc dans une situation de dépendance extrême et il apparait en être tout à fait conscient. En effet, Herrenstein reste particulièrement clairvoyant sur la systémique de ses relations. Il perçoit complètement que Richard et Mademoiselle Zallinger ne sont tenus à lui que par son argent, que sans eux, il serait simplement un homme mort.

#### Grand Corps Malade, c'est Thomas Bernhard !

Fabien Marsaud voulait devenir prof de sport. Mais lors d'une colonie de vacances où il est animateur, un grave accident le paralyse incomplètement des quatre membres. Même s'il sait aujourd'hui marcher avec une béquille, Fabien dû revoir sa carrière de sportif. Passionné par le slam, il est aujourd'hui un chanteur à part entière. Par ailleurs, cet accident brutal est particulièrement présent dans la carrière artistique de Fabien Marsaud. Premièrement, ce n'est pas sans référence à son accident que Fabien a choisi son nom de scène : « Grand Corps Malade ». Ensuite, il publia en 2012 un ouvrage « Patient » dans lequel il explique «comment il est devenu un grand corps malade». Similairement à Thomas Bernhard avec sa maladie, Fabien Marsaud laisse transparaître son handicap dans sa carrière artistique.

◀  
« *Ma respiration était, comme il me semblait, celle d'un poumon complètement détruit, toutes les fois que j'aspirais ou expirais, un terrible processus de destruction était nettement discernable, dès que je respirais ou expirais, j'avais- et cela tout à fait consciemment, sans falsifier si peu que ce soit ce que je sentais- le preuve du contraire de ce dont mon grand-père essayait de me persuader quand il était assis à mon chevet. J'étais liquidé.* »  
«Le souffle», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1983, p79-80.

◀  
« HERRENSTEIN  
J'ai oublié mes dents  
En fait je ne vois rien  
[...]  
En fait je vois chaque jour de moins en moins  
J'arrive à peine à respirer  
Tout me fait mal  
Et aussi tout me répugne  
Dites au docteur Friedländer  
Qu'il faut qu'il vienne aujourd'hui  
Demain d'ailleurs nous ne serons plus là »

◀  
« HERRENSTEIN  
Si vous me quittez vous me tuez  
sans vous je ne vauds rien vous le savez  
je ne suis plus seulement un infirme  
mais un infirme mort »

◀  
« *J'ai des cicatrices plein la peau, et quelques unes dans mes souvenirs  
Y'a des rescapés partout, j'suis un exemple, ça va sans dire* »  
«Mental», Grand Corps Malade

## 4. L'ÊTRE TRAUMATISÉ ET OBSESSIF

A plusieurs reprises, durant son enfance et son adolescence, Thomas Bernhard a vu la mort de très près. Que cela soit pendant la guerre ou lors de son hospitalisation dans le *mouroir*, Bernhard s'est retrouvé particulièrement jeune face à des situations dures et traumatisantes. Il exprime d'ailleurs très souvent *entendre encore des sons, voir encore des scènes ou sentir encore des odeurs,....*

En temps de guerre, lorsque Thomas Bernhard devait avoir 10-12 ans, il vu sa ville et les lieux qu'il fréquentaient quotidiennement, se transformer littéralement en ruines et en cimetière. Il explique comme il fut confronté à la brutalité absolue et à l'inconcevabilité de la guerre : des bombes qui frappent les maisons de plein fouet, les torpilles aériennes qui détruisent les cathédrales, les nuages de poussières et les gens qui accourent... A travers son écriture, Thomas Bernhard transmet l'impact de ces événements et démontre à quel point il en reste marqué.



*« Jusqu'à ce jour, je n'ai pas oublié les morts recouverts de draps, gisant dans l'herbe du jardin devant le bâtiment de la Coopérative. Si aujourd'hui, j'arrive aux environs de la gare, je vois ces morts, j'entends ces voix désespérées des membres de leur famille. Même aujourd'hui, l'odeur de chair brûlée animale et humaine de la rue Fanny von Lehnert revient sans cesse dans cette terrible image. »*  
**«L'origine», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1981, p44.**

*« L'événement de la rue Fanny von Lehnert a été un événement décisif, me blessant pour toute ma vie »*  
**«L'origine», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1981, p44.**

Après la guerre, alors, qu'il est âgé de 18 ans en 1947, Thomas Bernhard fut gravement hospitalisé pour une pleurésie sévère. Là, il séjourne plusieurs mois dans le *mouroir*, où il découvre la banalité et toute la machinalité de la mort. Le *mouroir* était une salle de l'hôpital où, comme son nom l'indique, les patients venaient passer leurs derniers instants. Bernhard voit, entend et côtoie alors la mort de très près.



*« Ce doit être à l'heure de la visite de l'après-midi que l'homme au ballon est mort. Je m'en souviens exactement. [...] [il] avait soudain cessé d'aspirer l'oxygène de son ballon. Là-dessus, il avait fait entendre une expiration tellement longue que jamais je n'avais encore entendu un être humain en avoir une pareille. Je demandai à ma mère de ne pas se retourner. J'avais voulu lui épargner le spectacle de celui qui venait de mourir à cet instant. Elle n'avait pas cessé de me donner des quartiers d'orange. Elle ne s'était pas retournée et n'avait pas vu l'infirmière recouvrant l'homme. »*  
**«Le souffle», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1983, p36-37.**

*« L'acte de recouvrir les trépassés avait toujours lieu ainsi : l'infirmière se tenant au pied du lit tirait tout simplement le drap de sous le mort et en recouvrait celui-ci. De sa poche, elle tirait une poignée d'étiquettes de carton numérotées, portant de petits cordons. Avec le cordon elle attachait l'un de ces cartons à l'un des gros orteils du mort. Pour la première fois j'avais vu avec l'homme du lit à barreaux un exemple de processus de recouvrir celui qui venait de mourir et de le numéroté pour la dissection. Tout malade décédé était recouvert et numéroté de la même façon. »*  
**«Le souffle», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1983, p37.**



*« En moi-même, ces expériences terribles sont toujours aussi présentes que si elles avaient eu lieu hier, les odeurs et les bruits sont là immédiatement »*  
**«L'origine», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1981, p52.**

*« Le tac-tac des canons de bord, je l'ai encore aujourd'hui dans l'oreille, exactement comme autrefois »*  
**«L'origine», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1981, p88.**

Pendant ses différentes hospitalisations, le grand-père de Thomas Bernhard décéda des suites d'une grave maladie. Quelques années plus tard, s'en suivit le décès de sa mère, dû à une tuberculose foudroyante. Comme un cauchemar qui revient sans cesse, la mort est continuellement ré-apparue dans la vie de l'écrivain, et ce, de façon précoce et intense. Cela a fait de lui un individu traumatisé qui a constamment besoin de parler de la mort, de ressasser ses souvenirs et de répéter les choses comme s'il devait se convaincre de leur existence... Cet état de choc se reflète dans sa façon d'écrire qui reprend chaque fois la forme du monologue obsessionnel, interminable et répétitif.

Dans « Elisabeth II », Herrenstein semble ne plus pouvoir s'arrêter : il parle, parle, parle, parle... Son discours est une sorte de longue logorhée répétitive dans laquelle il semble butter. Il ressasse les mêmes mots et son monologue prend une tournure de déblatération obsessionnelle. Il rebute sur le mot *abrutement* et *naturellement* qu'emploient respectivement le directeur Holzinger et Richard. Il effectue des centaines de va-et-vient parmi les différents sujets qu'il aborde : son voyage, la musique, ses invités, le brouillard... Mais comme une roue qui tourne, comme une boucle, il se répète constamment. Cela semble plus fort que lui, c'est même de l'ordre du psychique : son subconscient semble tout le temps le ramener à l'expérience de sa dure réalité.



« HERRENSTEIN

*Nous sommes à peine nés*

*que nous fuyons la mort*

*L'humanité toute entière ne fait que prendre ses jambes*

*à son cou devant la mort »*

« HERRESTEIN

*Badgastein est mortel pour vous avez-vous dit*

*Littéralement vous avez dit mortel*

*Mais voilà justement ce qui m'a fasciné*

*Que vous ayez dit mortel »*



### Vincent Van Gogh, c'est Thomas Bernhard !

Dans les peintures de Van Gogh, on retrouve également, comme chez Thomas Bernhard, une forme de répétition obsessionnelle. Les mouvements circulaires et répétés qu'il réalise pour dessiner ses ciels, ses champs de blé, ses nuages... font penser à un mouvement machinal de réitération, d'un éternel recommencement. Sur son tableau «Nuit étoilée», ces gestes sont particulièrement remarquables. Certains spécialistes du peintre avancent que cette particularité chez Van Gogh reflète spécifiquement son état psychique tourmenté. Pour intellectualiser la réalité, il répète machinalement un mouvement. Pour se persuader de l'existence de quelque chose, pour comprendre quelque chose qu'il ne comprend pas, pour intégrer quelque chose qu'il a refoulé.



## 5. L'ÊTRE VIVANT !

Nous l'avons vu, Thomas Bernhard a rencontré de rudes épreuves durant sa jeunesse. A force de lutter contre ses idées de suicide, la guerre, sa maladie, la mort, ... Bernhard a littéralement appris à se battre pour la vie. Alors qu'il décrit ses pensées lors de son hospitalisation, il écrit : « Je ne veux pas mourir. Pas maintenant. [...] Maintenant, je veux vivre ». Par ailleurs, même si ses propos sont généralement déchainés, virulents et cruels, ils révèlent un véritable intérêt voire une certaine passion pour le monde et ce qui le constitue. Sans la société, sans les autres, Thomas Bernhard se serait tout simplement tu.

Même s'il semble être le plus faible et le plus mourant de la pièce, Herrenstein est pourtant le plus vivant ! Il occupe une place monstrueuse avec sa parôle et montre à quel point il a encore des choses à dire, à voir et à faire (aller au Portugal, en Angleterre, à l'enterrement du joaillier, remonter l'horloge, accueillir ses invités...). Toutes les phrases, les discours et les exclamations que lance Herrenstein sont en fait de véritables pulsions de vie. A travers elles, il dévoile paradoxalement son attrait pour ce qui existe et ce qui construit la société que cela soit le théâtre, la venue de la reine d'Angleterre, l'oiseau qui pépie ou les parures de ses invités. Cela lui permet de se positionner, de donner son opinion et par là d'exister au sein du monde.



« HERRENSTEIN  
je ne veux pas mourir voilà  
je dis certes toujours que je meurs  
mais je ne veux pas mourir »



### Marjane Satrapi de « Persepolis », c'est Thomas Bernhard !

Née en Iran, Marjane Satrapi assiste très jeune à l'ascension du pouvoir islamique et aux débuts de la guerre avec l'Irak. Dès ses 8 ans, elle subit et observe les transformations qui s'opèrent dans son pays : l'obligation du port du voile à l'école, les manifestations quotidiennes, la fermeture des universités, l'endoctrinement des jeunes volontaires iraniens, les bombardements sur Téhéran... Cette expérience marquante, Marjane Satrapi la raconte dans une BD « Persepolis » qui connut un important succès, et qui par la suite a été adaptée en film (« Persepolis », de Vincent Paronnaud et Marjane Satrapi). Comme Thomas Bernhard, Marjane fait revivre son histoire personnelle à travers son œuvre. Elle parvint à transformer son passé – pourtant difficile et pénible – en un témoignage magnifique et vivant !

## 6. L'ÊTRE VENGE

Pour sa mort, Thomas Bernhard manigance un coup de théâtre remarquable ! Dans son testament, il eut la brillante idée d'interdire la diffusion et la représentation de ses œuvres en Autriche. Même si aujourd'hui cette volonté a cessé d'être respectée, sa vengeance contre son pays qu'il a toujours détesté fut surprenante et incroyable. Jusqu'au bout, il aura réussi à violenter, provoquer et importuner l'Autriche. Le final d'« Elisabeth II » est similaire à cette surprise testimoniale. A la toute fin du spectacle, le balcon s'effondre avec tous les invités de son neveu. Cet événement apparaît comme une sorte de revanche d'Herrenstein sur tous ces aristocrates « qui jouent les bouffons sous la couronne ». D'un seul coup et en un instant, Herrenstein reste seul et apparaît vengé. C'est un coup de théâtre magistral !

Par ailleurs, on remarque que dans ses autobiographies, Bernhard laisse parfois transparaître des sentiments de frustration assez forts envers sa famille et ses proches. Parfois, il les considère en effet comme peu attentifs à lui et indifférents à ce qu'il a vécu. Ces arrière-pensées pourraient insinuer le désir d'une revanche imminente...

A certains moments dans la pièce, Herrenstein laisse également transparaître ce même désir de vengeance envers ceux qui pourtant l'entourent et le confortent. Il ment à son ami Guggenheim en lui racontant que son valet Richard l'a menacé de le quitter, il certifie qu'il ne versera pas un seul centime à ceux qui attendent avec impatience son héritage...



### Sophie Calle avec « Prenez soin de vous », c'est Thomas Bernhard !

Sophie Calle s'est fait larguer après une longue relation. Son ex-compagnon lui a écrit une lettre de rupture en terminant par la phrase « Prenez bien soin de vous ». Sophie Calle a pris au pied et à la lettre sa recommandation et demanda à 107 femmes de professions différentes (avocate, joueuse d'échec, vidéaste, diplomate, journaliste...) d'analyser cette lettre de rupture. L'ensemble de ces analyses a été présenté dans le pavillon français de la 52<sup>e</sup> Biennale d'art contemporain à Venise et fait aujourd'hui l'objet d'un grand ouvrage qui les reprend entièrement. Comme Thomas Bernhard s'est vengé contre son pays, Sophie Calle s'est vengée de son ex-compagnon grâce et à travers sa pratique artistique.



« Toutefois [les miens] avaient dû alors se méfier de cette maladie qui m'était propre car dans leur attitude à mon égard il avait été clair que, au plus profond d'eux-mêmes, non seulement ils n'avaient pas pris au sérieux cette maladie qui m'était propre mais qu'ils ne l'avaient absolument pas acceptée. [...]

Pour eux, sans la moindre hésitation, cette maladie [...] était un atout que j'avais joué brutalement contre eux, atout dont ils me refusaient l'emploi ».

«Le souffle», Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1983, p30.



« HERRENSTEIN

Ils n'attendent tous qu'une chose que je crève  
Mais vous savez en fait ces gens-là n'hériteront de rien  
J'ai déjà pris mes précautions »

« HERRENSTEIN

Vous ne le savez pas encore  
Mais Richard m'a menacé  
De me quitter  
Une tentative de chantage peut-être  
Probablement une tentative de chantage »



La lettre de rupture de Sophie Calle : <https://lefilrouge3.files.wordpress.com/2015/02/proofreader.jpg>

Un article sur « Prenez soin de vous » : <http://tempsreel.nouvelobs.com/culture/20070609.OBS1004/prenez-soin-de-vous-la-rupture-vue-par-sophie-calle.html>

## BIBLIOGRAPHIE

- « Elisabeth II », Thomas Bernhard, 1987.  
« L'origine », Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1981.  
« Le souffle », Thomas Bernhard, Gallimard, coll. L'imaginaire, 1983.

## CONTACT

Cécile Delvigne  
0476 44 18 99  
cecile.delvigne@gmail.com

